

POR-
TRAIT
DE
L'AR-
TISTE
EN
JEU-
NE
FEM-
ME



**Giulla Andreani, Ericka Beckman,
Nadège Grebmeler Forget,
Alice Guittard, Aïcha Hamu,
Roberta Marrero, Cindy Sherman**

Exposition

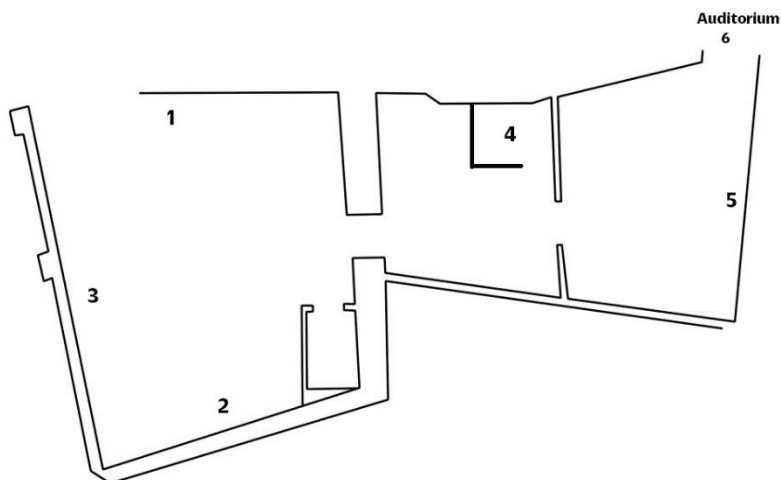
du 18 décembre 2018
au 23 février 2019

Autour de l'expo

*Autoportrait au féminin.
De Frida Kahlo à Mary Sibandé
– Histoires de combats.*

Conférence de Julie Crenn – Docteure en histoire de l'art,
critique d'art & Commissaire d'expositions indépendante.
vendredi 25 janvier à 18h30

Plan des salles



Dans tous les espaces de l'exposition

Aïcha Hamu, *Les couseuses*, 2013

Photos lamba sur dibond, fil rouge
Courtesy de l'artiste, galerie Catherine
Issert

**1..... Cindy Sherman, *Sans titre#107*,
1982**

Tirage couleur à développement
chromogène
Collection de l'Institut d'art
contemporain de Villeurbanne /
Rhône-Alpes

2..... Giulia Andreani, *LLAMVSS*, 2018

Sept aquarelles sur papier encadrées
Collection privée

3..... Roberta Marrero

Quarante-deux dessins et collages
réalisés
depuis 2000
Courtesy de l'artiste

**4..... Nadège Grebmeier Forget, *I*,
2017**

Magazine, son, dimensions variables
Courtesy de l'artiste

**5..... Alice Guittard, *Anatomie de
l'errance*, 2017**

Émulsion photosensible sur marbre et
éléments minéraux, vingt éléments,
dimensions variables
Collection privée

Auditorium

**6..... Ericka Beckman, *Cinderella*,
1986**

Film 16mm numérisé,
28 minutes
Courtesy de l'artiste

Des artistes de diverses générations et nationalités, sont réunies dans *Portrait de l'artiste en jeune femme*. Cette exposition aborde les problématiques liées à l'image de la femme dans l'art et plus largement dans la société. Si le thème est au cœur de l'actualité depuis quelque temps, le choix des œuvres est fait avec une volonté anachronique. L'exposition ne prétend pas être exhaustive, elle ouvre plutôt la porte au questionnement et à la réflexion.

Le titre fait écho au roman de jeunesse de James Joyce. Dans *Portrait de l'artiste en jeune homme* l'auteur raconte, en clé romanesque, ses années de formation et de construction de sa propre identité en antithèse au système dans lequel il a grandi, c'est-à-dire en opposition à la société irlandaise conservatrice et répressive au tournant du XIXe siècle. Ce titre paraphrasé fait alors référence, au sens le plus littéral, à des œuvres montrant, des femmes mais aussi, en assonance aux thèmes traités par Joyce, à des images de femmes créées par des femmes avec un registre qui leur est propre et non pas filtré par un regard extérieur.

L'accent est donc mis sur la représentation féminine telle qu'elle est véhiculée par l'imaginaire collectif et réceptionnée par l'opinion depuis plusieurs décennies, en Occident. Les figures féminines présentes dans l'exposition sont alors détournées du regard masculin, qui encore aujourd'hui produit une partie de ces images, à travers le langage et les pratiques de ces femmes artistes. Dans leurs propositions, ces représentations coercitives et déterminantes sont déplacées et sortent de la lecture dominante. Les artistes se réapproprient ces modèles, désormais mutés et corrompus, et produisent des esthétiques qui leur sont propres.

Les œuvres présentées utilisent parfois un langage intimiste, voire une mise en scène banale (Cindy Sherman - née en 1954, vit et travaille à New York), parfois ce sont les codes de la culture populaire et de ses icônes qui sont brisés (Roberta Marrero – née en 1972, vit et travaille à Madrid). D'autres œuvres font référence aux figures des femmes telles qu'elles sont représentées dans l'histoire de l'art (Aïcha Hamu - née en 1974, vit et travaille à Nice), dans la littérature (Alice Guittard - née en 1986, vit et travaille à Paris) ou encore à l'image véhiculée par les *media* et la mode (Nadège Grebmeier Forget - née en 1985, vit et travaille à Montréal). L'univers du conte et les rôles sociaux qu'ils transmettent sont abordés dans le film d'Ericka Beckman (née en 1951, vit et travaille à New York et Boston) ; alors que Giulia Andreani (née en 1985 à Venise, vit et travaille à Paris) propose des portraits très ancrés dans le réel.

Chacune à sa manière, ces artistes nous livrent des identités diverses, multiples, à la fois sensibles et invulnérables.

Dans l'ensemble des espaces

Aïcha Hamu, *Les couseuses*, 2013

Photos lambda sur dibond, fil rouge, dimensions variables

Courtesy de l'artiste et de la galerie Catherine Issert.

Œuvre coproduite par le Pavillon de Vendôme, la ville d'Aix-en-Provence et le FRAC PACA.

Véritable fil rouge de l'exposition, *Les couseuses*, est une installation qui se déploie dans l'ensemble des espaces. L'artiste a reproduit aussi bien des tableaux de maîtres facilement reconnaissables par le public que des œuvres de peintres moins célèbres.

Dans cette sélection d'images (numériques) de différentes époques, les artistes, tous des hommes, semblent privilégier la figure de femme douce, docile et concentrée sur la couture. Cette activité essentiellement liée au genre féminin dans l'imaginaire collectif est l'un des symboles des tâches domestiques et des qualités intrinsèques d'une bonne maîtresse de maison, inexorablement reléguée au foyer. Différents âges et classes sociales sont représentés pour mieux souligner l'universalité de cette activité et sa transversalité dans l'histoire.

Toutes les images sont reliées par le même fil, mais le parcours ne suit pas une suite chronologique. Eparpillées, elles se réincarnent hors du temps et des époques. Le fil se perd en dehors de notre champ de vision (et de déambulation), vers une suite possible, un hors champs à deviner...

D'une manière subtile et résolue, l'œuvre d'Aïcha Hamu matérialise ce geste et le multiplie dans l'espace. Il devient ainsi omniprésent s'imposant comme un avertissement égalitaire.

Site web : documentsdartistes.org/artistes/hamu

Salle 1

Cindy Sherman, *Sans titre #107, 1982*

Tirage couleur à développement chromogène, 142,2 x 82,7 x 2 cm
Coll. de l'Institut d'art contemporain de Villeurbanne / Rhône-Alpes

L'œuvre *Sans titre #107*, appartient à la série *Pink Robes* [Peignoirs roses] qui, comme la série *Centerforlds or Horizontals* [Les Pages des pin-up ou les Horizontales]

réalisée l'année précédente, poursuit la critique féministe de ses débuts sur un mode plus caustique et caricatural. Les femmes interprétées par l'artiste dans *Pink Robes* sont des modèles en pause entre deux prises de vue. En tenue décontractée, elles oscillent entre la figure de la jeune femme douce et rêveuse, comme c'est le cas ici, et celle de la jeune femme décidée, au regard franc ; dans les deux cas, rien n'évoque le monde sexy de la mode ou de la publicité dans lequel elles évoluent.

Ainsi, *Sans titre # 107* ne joue pas sur une typologie précise mais s'emploie au contraire à proposer une certaine forme de neutralité. Moins marquée par l'ironie que certaines autres de la série, la photographie se place dans la sphère de la normalité, ou au moins dans la sphère de ce qui devrait être normal. Cette représentation standard de femme en plan serré, avec une tenue blanche, est cependant éclairée de manière théâtrale comme pour indexer la persistance du simulacre en dehors des stéréotypes, comme pour affirmer le déterminisme qui dessine insidieusement toute identité féminine.

Si l'ensemble de l'œuvre de Cindy Sherman questionne la théâtralisation du quotidien, *Sans titre # 107* interroge à l'inverse l'aptitude de chacun.e à résister aux forces culturelles de la standardisation.

Site web : i-ac.eu/fr/artistes/41_cindy-sherman

Disponible à la consultation : Cindy Sherman, *Rétrospective*, Thames & Hudson éditeur, 1998

Giulia Andreani, LLAMVSS, 2018

Sept aquarelles sur papier encadrées, 33 x 25 cm

Collection privée

Les visages de sept femmes nous regardent à travers un motif horizontal régulier. Ces portraits à l'aquarelle de petit format sont sensibles et fermes à la fois. La couleur diluée, le gris de Payne qui est le seul pigment de la palette de l'artiste, renforce le jeu de transparences et de juxtapositions entre les images des femmes et la trame qui les camoufle. Ainsi ces bandes, au lieu de morceler leur visage semblent plutôt en dévoiler des caractères précis les rendant, d'une certaine manière, précieux : un détail du regard apparaît, un coin de la bouche fait surface ...

Dans cette série, Giulia Andreani – qui d'habitude travaille à partir de documents et d'images d'archives – peint les portraits de jeunes femmes en insertion, aux précédents pénaux, ou migrantes, parfois mineures et sans papiers, rencontrées lors d'une résidence dans les Hauts de Seine. En découvrant l'historique du projet nous apprenons alors que cette trame n'est que l'ombre laissée par les lignes des formulaires à remplir pour les autorisations de représentation de l'image des femmes, documents à saisir diligemment et faire signer par un tuteur, nécessaires pour la réalisation des portraits. Cette contrainte administrative a affecté profondément la relation entre l'artiste et les modèles et a été un obstacle pour toute interaction spontanée. De cette difficulté l'artiste en tire des portraits fiers qui ne se laissent pas effacer mais qui, au contraire, surgissent et dépassent ces lignes de censure.

Roberta Marrero

quarante-deux dessins et collages réalisés depuis 2000

Courtesy de l'artiste

Les images aux couleurs vives et aux personnages iconiques de Roberta Marrero brisent les codes et les conventions d'une société conformiste, blanche et patriarcale. Sur ces feuilles A4, s'alternent stars de la pop, du cinéma et portraits de tableaux académiques ; des représentations religieuses s'entremêlent avec des symboles profanes ; des publicités et des personnages de la culture underground se côtoient ; ailleurs c'est au tour des personnages Disney d'être détournés et démythifiés. L'artiste utilise une esthétique qui relève parfois du fanzine et du comics, parfois de l'affiche ou des couvertures de magazine people. C'est dans le mélange des genres et des références que Roberta Marrero met en lumière avec un humour noir teinté d'audace et de cynisme, les paradoxes, les contradictions et les aberrations de la société occidentale qui pousse à la consommation, à l'homologation idéologique et sexuelle, ainsi qu'au maintien des apparences lisses et bien pensantes.

Site web : [instagram.com/robertamarrero](https://www.instagram.com/robertamarrero)

Salle 2

Nadège Grebmeier Forget, I, 2017

Magazine, son, dimensions variables

Courtesy de l'artiste

Le visiteur est interpellé par le bruit mécanique d'une caméra qui bat le *tempo* d'un *shooting*. L'appel du son de

l'appareil photo le fera ensuite pénétrer dans un espace séparé où il découvrira une revue à feuilleter. Le magazine a les mêmes caractéristiques de l'iconique Vogue : le même nombre de pages, des contenus similaires et des espaces publicitaires qui correspondent aux différentes nuances de rose dans cette version.

Pour réaliser les articles et les images de la revue, Nadège Grebmeier Forget, qui est avant tout performeuse, a convié un groupe de femmes à assister à une performance à huis-clos. Elles ont été choisies car elles sont écrivaines, poètes ou journalistes et peuvent donc répondre avec les mots à la proposition visuelle et gestuelle de l'artiste. Cette performance a également été photographiée et les prises de vue, telle une campagne photo, enrichissent les pages de la revue. Une deuxième performance, en *live streaming*, a été réalisé quelques temps après pour une seule des auteures. Son récit est le dernier article de la revue et les captures d'écran triées à cette occasion l'accompagnent.

Le format de la revue évoque un exemplaire tiré à grande échelle, mais il est en réalité unique. Ce caractère est d'autant plus suggéré par le titre, *I[Je]*.

I est donc le déploiement d'une identité, disséminée dans les pages du magazine, qui éclatée, se transmet et devient ainsi multiple.

La revue détourne les codes visuels et de la rédaction des éditions de mode pour en faire un objet o.v.n.i. qui séduit et dérange en même temps. Nadège Grebmeier Forget, arrive à concentrer dans ces pages les excès et les paradoxes d'une société qui consomme les corps, leur apparence et leur présence.

Salle 3

Alice Guittard, *Anatomie de l'errance*, 2017

Émulsion photosensible sur marbre et éléments minéraux

Vingt éléments, dimensions variables

Collection privée

Alice Guittard crée une œuvre saisissante jouant de l'équilibre contradictoire entre la lourdeur et l'intemporalité de la pierre et la fragilité des images développées en sa surface. Elle utilise une matière précieuse, le marbre, et une technique photographique désormais révolue, l'émulsion photosensible aux sels d'argent. Des figures, des mots et des objets surgissent dans l'alternance à divers niveaux chromatiques et dans des formes variées.

Ces strates superposées font découvrir au fur et à mesure, comme dans une suite séquentielle qui laisse imaginer un mouvement doux, le corps d'une jeune fille qui bascule dont le regard fixe le visiteur. D'autres éléments emblématiques ponctuent l'installation telles que des traces laissées pour une histoire à déchiffrer. En effet, *Anatomie de l'errance* est une œuvre créée d'après la lecture de la nouvelle *La femme adultère* de Camus. La narration, principalement solipsiste et psychologique, s'articule autour des liens de dépendance et les impulsions d'affranchissement d'une femme mariée depuis plusieurs années.

Les images d'Alice Guittard nous montrent, en contraste, un corps adolescent, presque androgyne, au regard énigmatique et profond. Ces figures ressortent du support minéral comme une réminiscence lointaine, un

archétype retrouvé sous les couches de l'histoire et qui peut aussitôt disparaître.

Site web : aliceguittard.com

Disponible à la lecture : Albert Camus, « La femme adultère » dans *L'Exil et le Royaume*, éd. Folio

Auditorium

Ericka Beckman, *Cinderella*, 1986

Film 16mm numérisé, 28 minutes

Courtesy de l'artiste

Ericka Beckman, pionnière dans l'art vidéo et fine connaisseuse des techniques et des effets spéciaux analogiques, est l'une des artistes les plus expérimentales de sa génération. Dans *Cinderella*, elle exploite (et explose) le conte de Cendrillon. L'histoire est mise en scène dans un univers aux décors enfantins et qui mêle les références au conte classique, à la production en série et à la société de consommation. Le personnage évolue dans un jeu interactif où, afin d'avancer, elle doit réussir des défis : « danser avec le prince », « semer la chaussure », « rentrer avant minuit ». Ainsi, dans la première partie du film *Cendrillon* travaille dans une forge. Ses corvées au foyer ne sont donc pas domestiques dans cette version de l'histoire. Soudain des cadeaux sont éjectés des flammes. Chacun d'eux est l'objet d'une mission à accomplir et d'un prix à gagner. Le spectateur comprend assez rapidement que *Cendrillon* ne se plie pas aux règles du jeu et rate une épreuve après l'autre. Chaque échec est marqué par l'apparition d'un nœud en forme de X sur sa robe. Sa jupe deviendra bientôt une toile qui la retient comme une cage.

Dans la deuxième partie du film, le personnage se trouve dans une usine de production industrielle de la poupée « Cendrillon ». La poupée est parfaite, statique et reproductible à l'infini. C'est ici que la jeune femme prend conscience de sa condition, de la répétition continue de ses actions et des difficultés à sortir de ce chemin déterminé. Elle décide alors de briser le schéma qui la pousse à chaque fois à répéter les mêmes tâches afin d'arriver au bal et de séduire le Prince. Elle se libère de ces contraintes et agit enfin librement.

La Cendrillon d'Ericka Beckman est tiraillée entre divers temps, celui du jeu, celui du travail, celui de la prise de conscience. Les scènes se succèdent rapidement et le personnage passe sans cesse des lieux de labeur, au château ou au bal. Cette frénésie s'interrompt au moment où elle décide de jouer selon ses propres règles.

Site web : erickabeckman.com

Disponible à la consultation : Ericka Beckman, Kunsthalle Bern
et jpr | ringier, 2016

L'équipe pour l'exposition :

Giulia Turati..... responsable du centre d'art
et curatrice de l'exposition

Yann Lévy..... régisseur de l'exposition

Jonathan Ferrara..... médiateur culturel

Bureau de l'association :

Philbert Gautron..... président

Sylvie Guillet..... trésorière

Marie-Françoise Marbach..... secrétaire

Geneviève Dupoux..... comptable

Médiathèque intercommunale, la Halle :

Catherine Arcanjo..... responsable de la médiathèque

Fabienne Alexandre, Marie Coulon....bibliothécaires





centre d'art contemporain
de Pont-en-Royans

38680

place de la Halle
Pont-en-Royans

contacts

lieudart@
www.
facebook
instagram

04 76 36 05 26
lahalle-pontenroyans.org
lahalle-pontenroyans.org
centredartlahalle
lahallecentredart

infos pratiques

ouverture

entrée libre
mardi et vendredi
16 h – 19 h
mercredi et samedi
9 h – 12 h & 14 h – 18 h
sur rendez-vous

&

groupes

publics@

réservation par téléphone
ou par mail à
lahalle-pontenroyans.org

accès aux personnes

à mobilité réduite
un stationnement
réservé est aménagé
à côté de l'ascenseur.

image

Alice Gellibard,
Assemblée de Ferrasse
(2014), 2012,
Collection privée.

restitution graphique
impression

Thomas Rochon
Réflexion de l'Indolence,
Sans Titre

La Halle est membre d'ARC'USA, plateforme dédiée
à l'art contemporain
en Bourgogne-Franche-Comté,
0478 02 41 29
www.arc-usa.fr

et du réseau Artès

0478 02 41 29



La Région
Bourgogne-Franche-Comté

isère
Département

Saint-Marcel
Mairie

PONT-EN-ROYANS

Le Centre d'Art Contemporain
de Pont-en-Royans